

## Eloge de la diaspora

*Article paru dans*

**Le Monde**

*du 09.11.01*

**Sous la forme d'un dialogue pour le moins décapant, Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias parcourent le judaïsme et la judéité.**

C'est à un pilpoul (débat talmudique) que se livrent Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias, en spécialistes savants de l'histoire juive, autour, comme il se doit, d'un questionnement existentiel : Les Juifs ont-ils un avenir ? On devine que les besoins marketing de l'éditeur ne doivent pas être étrangers à cet intitulé « scandaleux ». En fait, l'inquiétude est bien présente pour l'avenir d'un certain judaïsme dont les dirigeants (en France plus qu'ailleurs, notent les auteurs) se complaisent dans « un repli autodéfensif préoccupant », intolérants envers toute opinion discordante, surtout si elle est issue du sein même du judaïsme. Des dirigeants prompts à se vivre en victimes (« les médias sont contre nous ») et à s'arc-bouter sur les « deux béquilles » que sont l'Etat d'Israël et la religion. Mais cette préoccupation ne constitue pas le cœur du livre, les auteurs montrant au contraire un extraordinaire optimisme pour la capacité du judaïsme, maintes fois démontrée, à se régénérer en se transformant.

L'ambition, au long d'une longue conversation, est de questionner, pêle-mêle : l'identité et les identités juives (« religieuse », « culturelle », « psychologique ») ; les juifs dans leur propre regard et celui des autres ; le judaïsme biblique, talmudique, moyen-âgeux et celui des Lumières ; Israël et le rapport des juifs à l'Etat juif ; le sionisme et le post-sionisme ; les ashkénazes et les séfarades ; Jérusalem et le mont du Temple dans la mémoire collective, et l'usage politique qui en est fait ; la Shoah, sa « spécificité », par opposition à son « unicité », et la place qu'elle occupe dans les identités juives actuelles ; les institutions de la communauté juive de France ; le rôle des intellectuels juifs, l'humour juif et la haine de soi - on en passe. Certains s'y perdront, tant les allers-retours d'un sujet à l'autre peuvent parfois lasser.

### ICONOCLASTE

Le débat est pourtant d'une grande richesse, et remet en cause de nombreux clichés. Ainsi la chrétienté n'a-t-elle pas été de tout temps antijudaïque. A l'inverse, le monde musulman n'a pas été exempt d'antisémitisme jusqu'à l'émergence du sionisme. Le principal mérite de la discussion est de poser une série de questions parfois anciennes : qu'est-ce qu'être juif ? ; parfois iconoclastes : comment expliquer la phase actuelle de repli ethnocentré alors que « les juifs ont rarement joui d'une telle liberté de

revendiquer leur identité et de l'affirmer » ? Il est, aussi, de resituer l'histoire des juifs dans ses environnements successifs, avec ses phases glorieuses et ses tragédies, loin d'une historiographie mythifiée qui, elle, ne retient qu'un long martyr ininterrompu, culminant avec la Shoah. « On ne saurait, résume Jean-Christophe Attias, réduire l'expérience juive du rapport aux nations à l'antisémitisme. »

Surtout, le livre s'inscrit dans une tendance absolument nouvelle : la redécouverte de la diaspora par les juifs eux-mêmes. Une diaspora qui existerait intrinsèquement, ni pour ni contre Israël, mais « hors » d'Israël, ce référent que les notables veulent impératif et indiscuté. Cette redécouverte va de pair, constatent les auteurs, avec un regain d'intérêt, très récent aussi, des jeunes Israéliens pour leurs racines : celles de l'exil. De ce point de vue, Benbassa et Attias, dans une relation qu'ils veulent dépassionnée à l'Etat hébreu, se positionnent clairement dans une historiographie à rebrousse-poil de sa pendante sioniste. Pour le sionisme, « le juif était tenu de faire table rase de son passé diasporique ». Or, pour eux, « ce sont l'exil et la dispersion qui font le juif, et qui expliquent en même temps qu'il y ait tant de façons de l'être ». « L'exil, martèlent-ils, est constitutif de toute identité juive, israélité comprise. » Pour conclure que la diaspora n'existe pas uniquement par et pour Israël : « Elle dispose, elle aussi, de ses propres forces créatrices. »

Les auteurs connaissent d'expérience la volée de bois vert à laquelle ils s'exposent - « livre antisémite, anti-israélien, haine de soi, etc » - et l'acceptent avec fatalisme. Leurs adversaires mettront en exergue quelques passages iconoclastes sur la Shoah : « Si l'on ne se réfugiait pas dans ce souvenir du génocide, existerait-on encore comme juif ? » Avec, en particulier, cette formulation d'Esther Benbassa : « Que l'antisémitisme moderne soit racial est incontestable. Mais la forme exterminatrice que prend l'antisémitisme dans les années noires est aussi et avant tout une forme contextuelle, celle de la guerre. » Là, on n'est plus très loin de Nolte, cet historien allemand douteux pour qui la Shoah s'explique non par l'essence du nazisme mais par les conditions spécifiques de la deuxième guerre mondiale, et une réaction allemande au phénomène des camps introduits par la Russie soviétique.

Le lecteur, moins porté à l'anathème, lui, saura gré aux auteurs d'avoir « ouvert », et richement, la lecture de la « question juive » contemporaine, en restituant en majesté la place du juif de l'exil, celui qui, comme Jean-Christophe Attias, dit : « je suis d'ici, je suis d'ailleurs. » Ce qui nous remet en mémoire cette excellente blague juive, très diasporique : « Mon père est tailleur. »

**SYLVAIN CYPEL**